

ETC



La Jeune-Fille, la minoune et le loser Retour sur un événement atypique organisé par Folie/Culture

Erik Bordeleau

Numéro 89, mars-avril-mai 2010

Bricoler/Brouiller

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, E. (2010). *La Jeune-Fille, la minoune et le loser* : retour sur un événement atypique organisé par Folie/Culture. *ETC*, (89), 10-12.

La Jeune-Fille, la minoune et le loser :

Retour sur un événement atypique
organisé par Folie/Culture

avec *Loser*, un événement international en art et en santé mentale qui s'est tenu les 1, 2 et 3 octobre 2009 à Québec, l'organisme Folie/Culture a brillamment relevé le défi d'interroger les conceptions dominantes de la réussite dans notre société. Alliant conférences, débat, exposition, interventions urbaines et performances, *Loser* a réuni artistes, penseurs et intervenants autour d'une évidence sensible qui ne se laisse pourtant pas si facilement cerner : qu'est-ce que ça veut dire, au juste, être un *loser* ? Pourquoi les discours progressistes et autres pratiques bien intentionnées qui livrent une bataille de tous les instants sur les terrains de la marginalité et de l'exclusion se caractérisent-ils si souvent par une indicible et fatale impuissance ? Les voies du *mainstream* sont sans doute plus impénétrables qu'il n'y paraît.

Être *loser*, une simple question de perspective ?

Disons-le d'emblée : en ce qui me concerne, et malgré l'indéniable enthousiasme qui ne m'a plus quitté par la suite, l'événement *Loser* a bien mal débuté. Pour le dire simplement : le thème du *loser* est traversé d'une urgence dont les conférenciers invités pour le débat intitulé *Le champion du désespoir* n'auront jamais su se saisir. D'un côté, le philosophe Alain Beaulieu, décidément inconfortable hors du contexte académique et passablement absent, aurait, semble-t-il, été bien moins en peine de gloser autour des œuvres de Foucault et de Deleuze si ceux-ci avaient eu le bonheur d'utiliser textuellement le terme *loser*; de l'autre, Bernard Lafargue, historien de l'art et maître rhéteur ne reculant devant aucun poncif, nous a servi, avec une réjouissante vivacité, une mélodie tout-terrain composée d'une rengaine vaguement libérale et multiculturaliste contre les tentations utopico-totalitaires des avant-gardes et d'un éloge mou des artistes comme porteurs « d'hétérotopie », sans oublier une série d'anecdotes tirées de la mythologie grecque. On ne peut que déplorer le fait que le troisième conférencier invité, l'écrivain Christian Mistrail, ait finalement fait faux bond. Animateur du débat, un Nicolas Reeves poli, bien articulé, mais fatalement convenu a bien tenté de soulever le débat à quelques reprises, quoique j'ai eu bien du mal à me défaire d'un irrésistible – et sourdement désespéré – fou rire lorsqu'il a, le plus sérieusement du monde, demandé aux débatteurs en présence qui de Socrate, Jésus, Hitler ou de l'ayatollah Khomeiny avait été le plus grand *loser*... Problème de perspective historique voulait-il sans doute nous suggérer, alors qu'au final, aucun des commentateurs n'aura su se déprendre des lieux communs de l'humanisme bon ton et du psychologisme ambiant pour conjuguer la question du *loser* au *politique présent*.

Standard

Heureusement, des perspectives plus fécondes nous attendaient du côté des œuvres, à commencer par la remarquable affiche conçue par la graphiste et illustratrice Catherine Lepage. Sa bannière triangulaire aux couleurs vives ne passe pas inaperçue, qui renvoie avec beaucoup d'à-propos à l'iconographie des collèges américains avec leurs clubs de football triomphants. D'origine militaire et féodale, le fanion et la bannière sont les signes du ralliement et du faire-corps. Ce sont des étendards, des symboles qui tiennent le fort et qui fixent une forme de l'être-ensemble, des *standards* au sens le plus fort – les deux mots partagent d'ailleurs la même racine étymologique, du francique « standhart », ou « ce



qui tient (stand) de manière inébranlable (*hart*) ». Par opposition, le *loser* sera ainsi celui qui, à défaut de pouvoir ou de vouloir loger à l'enseigne d'un signifiant-maître collectif, chambranle et défaille.

La puissance symbolique de cette affiche n'a d'ailleurs pas échappé à Paul Couillard. Dans sa performance intitulée *Silence N7 : Beautiful Losers*, il a gardé le silence pendant 24 heures, au cours desquelles il a accompli de petites actions formelles condensées dans sa performance. Solennel et macabre comme un ancien combattant (sur sa poitrine, un macaron dit : silence = mort), la bouche marquée d'une croix rouge et les doigts peints avec du *Cutex*, Couillard a opéré une sorte de profanation à cœur ouvert dans le S du mot *loser* inscrit sur l'affiche, le découpant soigneusement pour ensuite le scotcher, au même endroit mais inversé, avec des diachylons, donnant le mot « *loner* », solitaire. La per-



Bureau de l'APA, *La jeune fille et la Mort*, 2009. Photo : Ivan Binet.

formance a ainsi donné lieu à un petit bricolage soigneusement ritualisé, duquel s'est dégagé une étrange impression de vulnérabilité vengeresse, atténuée, il est vrai par une douce chanson aux effets réconciliateurs, *Quand vous mourrez de nos amours*, de Gilles Vigneault (adaptée en anglais par Rufus Wainright), sur laquelle la performance prenait fin.

La Jeune-Fille à l'ère de la mobilisation globale

L'exposition a eu lieu dans un espace anonyme dont la situation géographique indiquait déjà, à sa manière, le désir d'intercession entre le monde de l'art et celui de la santé mentale. La galerie se trouve en effet dans un quadrilatère aux limites du quartier St-Roch nouvellement gentrifié et d'un quartier défavorisé, St-Sauveur. Sise entre la célèbre taverne Jos Dion et le populaire Pizza Salvatore, elle se voit qui plus est engagée dans un troublant

dialogue avec la piquerie d'en face. Dans le stationnement adjacent, on trouve une vieille minoune ronflante dont le moteur fume abondamment, à la stupéfaction des clients de la pizzeria. Avec ses pneus à plat et son caractère dysfonctionnel, *Easy Loser*, de Quentin Armand (pensez à *Easy Rider* [1969] de Dennis Hopper) s'intègre habilement au paysage ambiant et réjouit le simple passant.

Dans la galerie, on renoue avec le thème de l'école. *Réunion* de Lyne Cazabon, présente un portrait vidéo mouvant de 14 artistes de Québec à la manière d'un album de finissants à partir d'une photo de leur adolescence, « période charnière où le terme *loser* pouvait prendre des proportions dramatiques ». L'image vidéo, presque statique, se fond avec l'image photographique de l'artiste plus jeune, suspendant le portrait entre le passé et le présent.

Au centre de la galerie, une classe a été reconstituée. Des mots



Quentin Armand, *Easy Loser*, 2009. Photo : Ivan Binet.

ont été gravés dans le bois avec un couteau de poche, des lettres tracées avec du correcteur Liquid Paper; de la mousse a même eu le temps de pousser dans un des pupitres légèrement en désordre. On se croirait au milieu d'une hécatombe invisible, quelque chose comme l'inquiétante « zone » vivante et désaffectée de *Stalker*, de Tarkovski. Sur les tables, un livre nous renseigne sur la teneur exacte de cette dévastation : *La Jeune-Fille et la mort*, livre-bricolage conçu par le bureau de l'APA et Mélanie Drouin, librement inspiré de *Premiers matériaux pour une théorie de la Jeune-Fille*, du collectif *Tiqun* (Mille et une Nuits, 2001).

Concept parfaitement asexué, la Jeune-Fille nomme le point culminant de l'anthropomorphose (le devenir-humain) du Capital. Comme l'écrivait Debord, « le spectacle est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient image¹ »; et cette image quintessentielle, c'est la Jeune-Fille. Du plus profond de son être, la Jeune-Fille aspire à devenir signe : elle représente un effort permanent pour se rendre compatible à l'Empire. En ce sens, elle est l'exact contrepoint du *loser*. Sa soumission à l'impersonnalité du Spectacle lui procure le droit de soumettre qui que ce soit. Là où règne le spectacle, la valeur de la Jeune-Fille est immédiatement effective : sa beauté même est conçue comme pouvoir exécutif. Si parfois, la Jeune-Fille déprime, c'est parce qu'elle aimerait être une chose comme les autres, mais elle n'y parvient pas toujours. La Jeune-Fille est une machine de guerre, le corps d'infanterie des troupes d'occupation du visible, la championne incontestée d'un monde intégralement pixelisé.

Pour le bureau de l'APA, « s'approcher du bricolage, c'est s'éloigner de l'uniformité et de la standardisation ». Peut-on dès lors penser le bricolage comme manière de faire fuir l'étanchéité dévastatrice de la Jeune-Fille mobilisée à force de désœuvrement et d'improvisation indisciplinée ? Telle serait la tension créatrice qui traverse *La Jeune-Fille et la mort*, laquelle trouve un écho de premier ordre dans la remarque de Jean Dubois, selon qui « ce qui caractérise le mieux le bricoleur, c'est l'indisciplinarité, une tactique échappatoire qui s'applique à trouver une solution hors champ ou du moins, à croire qu'une telle possibilité existe². »

Annie Brunette trace, elle aussi, une ligne d'échappée désœuvrée dans sa troublante performance, intitulée *Escale pour les losers*. Les bras reliés par des fils à une guitare électrique posée sur le sol devant elle, Brunette nous plonge dans une déconcertante fiction où elle se révèle comme une espionne-robot contrôlée par une puce électronique logée dans son œil strabique. La femme lutte contre son devenir-machine en tentant d'arracher la puce de son œil et en s'adonnant à une jonglerie équivoque qui déchaîne la guitare électrique. Le malaise bionique que Brunette met fort efficacement en scène peut ainsi être lu comme une authentique tentative de destruction de l'intérieur du corps télécommandé de la Jeune-Fille, ou, à tout le moins, de désaliénation émancipatrice radicale, laquelle avait d'ailleurs commencé avec une séance de masturbation nasale de groupe.

Militant iconoclaste qui clame haut et fort son amour des femmes bien en chair et créateur de la dynamique fondation *Belles ron-*

deurs, José Breton a profité de la tribune offerte par Folie/Culture pour se questionner sur le caractère profondément *loser* de sa démarche. Sur son site internet (www.missplump.net), on retrouve entre autres choses les photos des candidates du concours « Miss ronde universnet » (64 kg et +) dont il est le juge en chef, pierre angulaire de sa démarche qui vise au mieux-être des rondes. « À travers tous mes textes, dit-il, je veux démontrer que l'appréciation de ses rondeurs contribue à l'acquisition d'une bonne santé mentale³. » Le récit de ses déboires judiciaires avec un médecin qu'il accuse d'avoir causé la mort d'une patiente à cause d'une « liposuction sauvage » achève de nous gagner à sa cause. Qu'on jette un coup d'œil au courriel qu'il a reçu après que son site sur le portail Sympatico ait été fermé du jour au lendemain suite aux pressions du docteur en question :

« Michel Morin : *Ce n'est pas moi qui a fait fermer ton site web, c'est le Dr. Courchesne, lui-même. Ce que tu fais est mal. Lui il a les moyens et des contacts pour te faire beaucoup de tort. Même avec le meilleur avocat de l'Aide juridique, tu es perdant. Tu devrais cesser de le harceler et l'oublier carrément*⁴. »

Ennemi déclaré de la Jeune-Fille et des canons de la beauté standardisée, Breton a aussi présenté une installation-vidéo basée sur une entrevue du Doc Mailloux à la Radio-X de Québec. Dénonçant « la dictature des grosses », Mailloux s'en prend, avec l'appui incontesté de l'animateur Stéphane Gasse, à la campagne menée contre l'hypersexualisation des jeunes filles, qu'il interprète comme des mesures de représailles jalouses commandées par le Conseil de la femme et toutes ces « grosses frustrées dont le dernier orgasme remonte à 20 ans ». Au milieu de ces propos surréels, Breton tient fort comme un roc, malgré qu'il déplore le fait qu'il soit passablement seul dans sa lutte : « Mon sujet concerne l'intimité des femmes. Les femmes apprécient mon travail dans l'intimité de leur chez-soi devant leur ordinateur. Fait que je suis seul dans ma lutte. Je n'ai de l'aide de femmes qu'à distance grâce au courriel⁵. »

Au final, on ne peut que féliciter l'organisme Folie/Culture pour avoir créé l'occasion d'une rencontre aussi riche et déconcertante à la frontière de l'art et de la santé mentale. On attend leur prochain événement avec impatience !

ERIK BORDELEAU

Erik Bordeleau (icebord@hotmail.com) a récemment complété un doctorat en littérature comparée à l'université de Montréal sur le rapport entre anonymat et politique dans le cinéma et l'art contemporain chinois. Il collabore à diverses revues, dont *Espai en blanc* www.espaienblanc.net (Barcelone), *Yishu : Journal of Contemporary Chinese Art* (Vancouver), *Chimères* (Paris), *Altérités*, *Inflexions* www.inflexions.org, *Hors-champ* www.horschamp.qc.ca et *OVNI* (Montréal).

NOTES

¹ Guy Debord, *La société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992, p. 32.

² Jean Dubois, « Le mythe du Bricoleur », in *Penser l'indiscipline*, Éditions Optica, Paris, 2001, p. 51.

³ <http://www.missplump.net/ronde/rsantm.htm>.

⁴ <http://www.missplump.net/ronde/guerre.htm>.

⁵ <http://www.ma-grande-taille.com/jose-breton-miss-plum-net-militant-politique-rondes-3831/>.



Paul Couillard, *Beautiful Losers*, 2009.
Photo : Ivan Binet.